

que sous celui du sentiment républicain. En 1821, Bazard fut un des organisateurs du complot de Belfort. On sait que ce mouvement important échoua par l'arrivée tardive du général La Fayette. Les jeunes gens de Paris qui devaient prendre part à l'affaire étaient arrivés dans la ville; les confidences s'étaient multipliées, il devenait impossible de différer l'action, et cependant le général La Fayette, sur la présence duquel on comptait, n'arrivait pas. Retenu, au moment du départ, par quelques-uns de ses collègues de la Chambre qui n'avaient pas la même confiance que lui dans le mouvement, il avait consenti, non à retirer la parole qu'il avait donnée, mais à attendre de nouvelles informations. Ce contre-temps fit tout manquer. Le général n'était plus qu'à quelques lieues de Belfort quand le complot fut découvert. Dans cette situation difficile, dit M. Trélat, pressé par le temps et n'ayant pas une minute de réflexion, Bazard n'hésita pas à distinguer et à saisir le meilleur parti. Il pouvait chercher à prévenir les insurgés de la découverte du complot; mais alors il risquait de laisser entrer La Fayette dans la ville. Il pouvait, au contraire, courir en toute hâte au-devant de ce dernier pour lui faire rebrousser chemin; c'était évidemment là le parti le plus sage: la présence du général eût été à elle seule une charge terrible et bien plus funeste à tous ceux qui devaient être nécessairement compromis, que ne pouvait l'être leur seule arrestation. Sans s'inquiéter des récriminations que cette fuite apparente devait susciter contre lui, Bazard s'élança vers le milieu de la nuit sur la route de Paris, couverte de neige, et par un temps affreux; après avoir fait plusieurs lieues à la course, il rencontra La Fayette; quelques paroles bien tristes furent échangées à la portière, et le postillon, dont on avait jusque-là pressé l'activité pour arriver à Belfort, reçut tout à coup l'ordre de retourner ses chevaux. Il ne resta aucune trace du voyage du général en Alsace. Compris au nombre des condamnés contumaces de Belfort, en butte, au sein même de la charbonnerie, aux accusations les plus injustes et les plus odieuses, Bazard n'en continua pas moins, pendant quelque temps, l'œuvre qu'il considérait encore comme le seul moyen de progrès politique. Il se rendit dans l'ouest pour le service des conspirations, y fit plusieurs voyages difficiles, traversa Poitiers au moment du procès du général Berton, et présida les deux congrès charbonniers tenus à Bordeaux. Ces deux congrès marquèrent la fin de la période de la charbonnerie; ce fut aussi celle de la vie militante et révolutionnaire de Bazard. Revenu à Paris et obligé, à cause de l'arrêt qui le menaçait de mort, d'y séjourner sous des noms empruntés, il commença à se livrer à des méditations et à des études qui, en lui ouvrant un horizon nouveau, l'éloignèrent de la philosophie et de la politique du libéralisme. En lui le carbonaro était mort; le disciple de Saint-Simon ne devait pas tarder à naître. « A peine, dit-il dans une lettre écrite en 1832, à peine venais-je de sonder le vide, de sentir la stérilité pour notre époque de la philosophie critique et de la politique révolutionnaire, que les ouvrages de Saint-Simon fixèrent mon attention; les conceptions de ce hardi novateur me parurent le germe du monde nouveau que je cherchais instinctivement depuis longtemps. Dès lors je résolus, quelles que fussent d'ailleurs les difficultés de ma position, de vouer ma vie à féconder ce germe et à le faire éclore. »

Saint-Simon était mort au commencement de 1825, épuisé de fatigue et de misère, laissant après lui quelques élèves. Bazard se réunit à eux, et devint l'un des plus actifs collaborateurs du journal le *Producteur* (V. ce mot), qu'ils firent paraître peu de temps après la mort du maître (octobre 1825). Le *Producteur* portait pour épigraphe: *L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous*. La jeune école entendait repousser également et le dogmatisme catholique et féodal des vieux croyants, et l'individualisme libéral des sceptiques; elle déclarait insuffisantes les doctrines purement critiques, et se donnait pour but la réforme sociale par voie organique. Un article de Bazard, intitulé: *Des partisans du passé et de ceux de la liberté de conscience*, marqua nettement cette position. « La société, disait-il, s'est égarée; pour qu'elle puisse reprendre une assiette, il faut, avant tout, qu'elle rentre dans les voies qu'elle a quittées. Il ne s'agit pas cependant de rétablir le passé tel qu'il était à aucune de ses époques; car s'il existe dans la société des faits dont l'essence et le principe sont immuables, il y en a d'autres qui n'ont pas cette fixité, et dont les variations peuvent même, quant au degré ou quant à la forme, intéresser les faits principaux; c'est ce que prouve l'histoire. La science sociale consiste donc à apprécier les changements qui surviennent dans l'ordre variable, et à modifier en conséquence la manière d'être de l'ordre invariable. » Ce qui apparaissait à Bazard comme l'élément essentiel de l'ordre invariable, c'était une foi commune, un dogme, un principe d'organisation, en un mot une autorité; la métaphysique des droits de l'homme, la Révolution avait été pour la société la source d'une déviation funeste; l'histoire lui disait les véritables conditions de l'ordre, de la paix, de la vie, et lui prescrivait d'y revenir. Écartant l'idée abstraite du droit et l'idée abstraite de l'homme, Bazard, en cela, fidèle à la pensée de Saint-

Simon, était logiquement conduit à n'accorder au principe de la liberté de conscience qu'une valeur transitoire, et relative seulement à la destruction de l'ancien ordre social. Il y a trois remarques générales à faire, disait-il, sur la production et le développement du principe de la liberté de conscience: la première, c'est que c'est toujours en présence d'une institution ou d'un ordre d'idées à détruire qu'on le voit invoqué; la seconde, c'est qu'il ne prend d'extension qu'en raison de ce que le cercle de la destruction s'agrandit lui-même; la troisième enfin, et celle-là est de la plus haute importance, c'est qu'on ne le voit proclamé et généralement adopté qu'après que la civilisation, dans sa marche progressive, a créé parmi les hommes de nouvelles relations, et détruit ainsi l'harmonie qui avait existé jusque-là entre l'état réel de la société et les doctrines et les institutions établies. Historiquement donc, la liberté de conscience, dans son origine et dans ses progrès, ne peut être considérée que comme étant elle-même, sous le rapport moral, l'œuvre de la destruction d'un ordre de choses parvenu à son terme. La conclusion était que la liberté de conscience, ayant un caractère purement négatif, ne devait être considérée que comme une nécessité du présent, un moyen de préparer l'avenir, non comme un but, un idéal social, une base essentielle et permanente de l'ordre, et, par conséquent, qu'elle devait disparaître le jour où s'établiraient des doctrines et des institutions en harmonie avec l'état réel de la société. On comprend ce qu'avait d'étrange, chez des esprits affranchis du vieux dogme, au milieu des luttes et des préoccupations de l'époque, un pareil jugement porté sur la liberté de conscience. Un jour, dans les salons du général La Fayette, Benjamin Constant eut une discussion fort vive avec Bazard sur l'esprit autoritaire du *Producteur*. Le célèbre orateur du parti libéral crut triompher en terminant une de ses tirades contre toute direction sociale procédant de haut en bas, par l'énumération de tous les maux qui viennent d'en haut à notre malheureuse planète: les déluges, la grêle, la neige, la foudre. « Ah! Monsieur Constant, lui dit Bazard, vous oubliez une chose, la lumière! » Sur ce mot, dit-on, Benjamin Constant, moins prompt à la réplique qu'à l'attaque, tourna le dos, et le groupe qui l'entourait se dispersa dans les salons.

De journal hebdomadaire, le *Producteur* était devenu recueilli mensuel. Malheureusement, les abonnés n'augmentaient pas de manière à en couvrir les frais; la plupart des actionnaires, peu pénétrés de la nécessité d'une doctrine générale, et beaucoup plus rapprochés de Benjamin Constant que de Saint-Simon, refusaient de continuer leur souscription. Ceux qui l'avaient fondé, puis transformé, le soutinrent jusqu'en 1827. A cette époque, il fallut se résoudre à en interrompre la publication. Quand le *Producteur* fut mort, on put croire que l'école saint-simonienne avait fini en même temps que lui. Mais il en est, dit M. L. Reybaud, de la parole répandue dans le monde comme de ces semences que le vent promène d'une zone à l'autre, qui traversent les mers dans le bec de l'oiseau et vont germer loin de la plante qui les vit naître. La publicité du *Producteur* avait eu un rayonnement borné, mais choisi: un petit nombre de lecteurs attentifs s'était mis peu à peu dans le courant d'idées de la doctrine et avait senti à son union. Des sympathies réelles étaient acquises aux principes; le désir de voir les hommes, de les connaître, d'apprendre de leur bouche le complément de la doctrine nouvelle tourmentait quelques têtes plus enthousiastes que les autres. On s'écrivait, on s'aboucha. Des correspondances s'organisèrent; des réunions eurent lieu; des centres de propagation se formèrent sur divers points. On procéda même dès lors à un système d'affiliations suivies et nombreuses. Bientôt un enseignement oral s'ouvrit dans une salle, rue Taranne, et Bazard y poursuivit, dans une suite de conférences, l'exposition de la doctrine saint-simonienne. Nous ferons connaître ailleurs cette Exposition. Bornons-nous à dire ici les formules dans lesquelles elle peut se résumer:

Association universelle fondée sur l'amour; et, par conséquent, plus de concurrence;

A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres; et, par conséquent, plus d'oïveté, plus d'héritage;

Organisation des travaux pacifiques de l'industrie; et, par conséquent, plus de guerre; Égalité, harmonie entre la chair et l'esprit; et, par conséquent, plus d'ascétisme, plus de mépris des richesses; négation de l'ancien antagonisme entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel;

Dieu est tout ce qui est; aucun de nous n'est dieu: d'où, plus d'infirmité, plus d'idolâtrie. Nul de nous n'est hors de Dieu: d'où, plus d'esclaves, plus de réprimés;

Pouvoir personnel fondé sur l'attrait et devenu loi vivante; et, par conséquent, plus de lois écrites.

Cependant l'école s'était accrue; le nombre de ses membres était à peu près d'une vingtaine; ses relations et ses correspondances étaient devenues nombreuses, et son nom commençait à être connu d'une certaine partie du public. Un nouveau journal saint-simonien l'*Organisateur* (v. ce mot) fut fondé le 15 août 1829. Le 31 décembre de la même année, l'école prit le caractère d'une véritable Église: la hiérarchie fut fondée. Bazard et Enfantin

furent proclamés les chefs et les pères de la doctrine. On était à la veille de la révolution de Juillet. Quand la victoire du peuple eut émancipé les idées et les affiches, les saint-simoniens en profitèrent pour se donner une publicité de rue. Un manifeste signé *Bazard-Enfantin, chefs de la doctrine de Saint-Simon*, vint se déployer hardiment sur les murs de Paris, à côté d'une proclamation de La Fayette et d'un appel à la branche d'Orléans. « Français! y lisait-on, enfants privilégiés de l'humanité, vous marchez glorieusement à sa tête. Gloire à vous, qui les premiers avez dit aux prêtres chrétiens, aux chefs de la féodalité, qu'ils n'ont plus faits pour guider vos pas. Vous étiez plus forts que vos nobles et toute cette troupe d'oïsets qui vivaient de vos sueurs, parce que vous travailliez; vous étiez plus moraux et plus instruits que vos prêtres, car ils ignoraient vos travaux et les méprisaient; montrez-leur que, si vous les avez repoussés, c'est parce que vous ne savez, vous ne voulez obéir qu'à celui qui vous aime, qui vous éclaire et qui vous aide, et non à ceux qui vous exploitent et se nourrissent de vos larmes; dites-leur qu'au milieu de vous il n'y a plus de rangs, d'honneurs et de richesses pour l'oïseté, mais seulement pour le travail; ils comprendront alors votre révolte; car ils vous verront chérir, vénérer, élever les hommes qui se dévouent pour votre progrès... Assurez votre triomphe, rendez désormais impossible une lutte qui vous menace encore et qui aurait encore ses victimes et ses bourreaux, si une pensée nouvelle, que l'humanité cherche depuis un siècle, ne venait pas donner à votre union une force capable de faire disparaître à jamais ces fantômes d'un passé que vous ne voulez plus. Sachez pourquoi les prêtres et la féodalité, malgré les coups mortels que vous leur avez portés dans les jours de notre glorieuse révolution, ont pu surgir, ardents à reconquérir une puissance qui ne leur appartient plus; c'est qu'il leur restait encore un lien d'ordre, d'union, et qu'il n'en existe aucun entre vous; c'est qu'ils conservaient un souffle de vie, tandis que vous ne vivez pas encore; car, avec un héroïque dévouement, vous ignorez l'ordre, l'union qu'il doit enfanter; car vous avez eu tant à combattre, à détruire, que vous n'avez pas pu songer encore à unir, à édifier. La féodalité sera morte à jamais lorsque tous les privilèges de la naissance, sans exception, seront détruits, et que chacun sera placé suivant sa capacité, et récompensé suivant ses œuvres. Et lorsque cette nouvelle parole religieuse, enseignée à tous, réalisera sur la terre le règne de Dieu, le règne de la paix et de la liberté, que les chrétiens avaient placé seulement dans le ciel, l'Église catholique aura perdu toute sa puissance, elle aura cessé d'être. »

La Chambre des députés s'émut de ce langage: MM. Dupin et Mauguin signalèrent, du haut de la tribune, une secte qui prêchait la communauté des biens et la communauté des femmes. A ces imputations Bazard et Enfantin répondirent, le 1^{er} octobre 1830, par une lettre adressée au président de la Chambre et contenant leur profession de foi. Cet écrit, qui provenait de l'impulsion de Bazard, nous donne d'une manière nette et précise sa pensée complète et définitive, et notamment les principes de morale conjugale, dont plus tard il ne voulut jamais se départir. « Le christianisme, disait-il, a tiré les femmes de la servitude; mais il les a condamnées cependant à la subalternité, et partout, dans l'Europe chrétienne, nous les voyons encore frappées d'interdiction religieuse, politique et civile. Les saint-simoniens viennent annoncer leur affranchissement définitif, leur complète émancipation, mais sans prétendre pour cela abolir la sainte loi du mariage proclamée par le christianisme; ils viennent, au contraire, pour accomplir cette loi, pour lui donner une nouvelle sanction, pour ajouter à la puissance et à l'inviolabilité qu'elle consacre. Ils demandent, comme les chrétiens, qu'un seul homme soit uni à une seule femme; mais ils enseignent que l'épouse doit devenir l'égal de l'époux, et que, selon la grâce particulière que Dieu a dévolue à son sexe, elle doit lui être associée dans l'exercice de la triple fonction du temple, de l'État et de la famille; de manière à ce que l'individu social, qui jusqu'à ce jour a été l'homme seulement, soit désormais l'homme et la femme. »

La révolution de Juillet avait imprimé au saint-simonisme une impulsion singulièrement énergique. L'Église était constituée, elle prospérait. Après les conquêtes individuelles, on avait pu songer aux conquêtes collectives. Des apports d'argent avaient eu lieu; le *Globe* (v. ce mot) était devenu (18 janvier 1831) le journal quotidien de l'école, déjà en possession de l'*Organisateur*. L'enseignement avait été ouvert dans cinq locaux différents: à la salle Taïbout, à l'Athénée, rue Taranne, place Sorbonne et rue Monsigny. D'hebdomadaires, les prédications étaient devenues quotidiennes; on les appropriait à l'intelligence de l'auditoire; on visait à les rendre simples pour les ouvriers, poétiques et animées pour les artistes, sévères et précises pour les savants. Rien de plus curieux, dit M. Louis Blanc, que les prédications de la rue Taïbout. Autour d'une vaste salle, sous un toit de verre, tournaient trois étages de loges. Devant un amphithéâtre, dont une foule empressée couvrait des midis, tous les dimanches, les banquettes rouges, se plaçaient sur trois rangs des hommes sérieux et jeunes, vêtus de bleu, parmi

lesquels figuraient quelques dames en robes blanches et en écharpes violettes. Bientôt paraissaient, conduisant le prédicateur, les deux Pères suprêmes, Bazard et Enfantin. A leur aspect, les disciples se levaient avec attendrissement; il se faisait parmi les spectateurs un grand silence, plein de recueillement ou d'ironie, et l'orateur commençait. Beaucoup d'écoulaient d'abord avec le sourire sur les lèvres et la raillerie dans les yeux; mais quand il avait parlé, c'était dans toute l'assemblée un étonnement mêlé d'admiration; les plus sceptiques ne pouvaient se défendre d'une longue préoccupation ou d'une émotion secrète. »

Cette période d'harmonie et d'union marqua l'apogée du saint-simonisme. Malheureusement, elle ne pouvait et ne devait pas durer. Depuis longtemps les deux chefs du saint-simonisme étaient entraînés par des pensées divergentes. Cette divergence portait sur la question du mariage et du droit sacerdotal en général. Bazard, nous l'avons vu, n'entendait pas que le saint-simonisme touchât à la sainte loi du mariage proclamée par le christianisme. Il avait eu même, un moment, assez de prépondérance pour contraindre son collègue à signer avec lui cette déclaration publique que désavouait intérieurement Enfantin. Mais le moment était venu où ce dernier, se jugeant assez fort et assez appuyé dans la société, voulut produire hautement ce qu'il regardait comme les conséquences des principes antérieurement posés et acceptés de tous. D'après Enfantin, ces conséquences étaient que les artistes, comme interprètes du principe amour, doivent servir de lien entre les savants et les industriels, et exercer de la sorte un sacerdoce dont le but sera d'établir l'harmonie entre l'esprit et la matière, placés depuis si longtemps en état d'hostilité; que l'homme et la femme formant l'individu social, aucune loi des rapports des sexes ne saurait être définitive tant que la femme n'a pas révélé tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle veut pour l'avenir; que tout homme qui prétendrait imposer une loi à la femme n'est pas saint-simonien, et que la seule position du saint-simonien à l'égard de la femme, c'est de déclarer son incompetence à la juger; que la femme doit participer au pouvoir suprême de manière à constituer le couple-prêtre, que la mission de ce couple-prêtre est de sentir également les deux natures, spirituelle et matérielle, de régulariser et de développer les appétits sensuels et les appétits charnels, qu'il importe au bonheur de l'humanité que les êtres à affections profondes et constantes ne soient pas séparés par une barrière infranchissable des êtres à affections vives et mobiles, et que le couple-prêtre doit s'appliquer à faire tomber cette barrière. Comme on le voit, Enfantin était loin de condamner l'inconstance des amours d'une manière radicale; la facilité à passer d'une affection inférieure à une affection supérieure, sans s'abstraire dans la première, sans s'y abîmer, et en la considérant comme un premier élément de progrès, cette facilité lui paraissait d'une belle et sainte nature, pourvu qu'elle ne dégénérât pas en oubli, en vain caprice et en ingratitude. Bazard, au contraire, professait que « le divorce devait toujours être, même alors que toute égalité aurait cessé entre l'homme et la femme, un événement douloureux, le signe, dans l'institution sociale tout entière comme dans les individus auxquels il serait nécessaire, d'une imperfection de lumière et d'amour que les efforts de tous devraient sans cesse tendre à faire disparaître. » Le duumvirat saint-simonien ne pouvait plus vivre; une rupture entre les deux chefs était devenue inévitable; elle eut lieu vers la fin de 1831; la grande majorité de l'Église saint-simonienne resta fidèle à Enfantin, qui fut proclamé Père suprême. Bazard se retira avec Pierre Leroux, Jean Reynaud, Pereire, Cazeaux, etc. Il tenta d'élever autel contre autel, et publia contre son rival un manifeste intitulé: *Discussions morales, politiques et religieuses* (20 janvier 1832), qu'il signa Bazard, l'un des deux chefs de l'ancienne hiérarchie saint-simonienne, chef de la hiérarchie nouvelle. La hiérarchie nouvelle resta à l'état de projet, aucun de ceux qui avaient repoussé la dictature d'Enfantin ne voulut se ranger sous la sienne. Délaisé de tous, il quitta Paris et se retira à la campagne avec sa famille, dans le département de Seine-et-Marne, où il mourut quelques mois après.

On doit à Bazard une traduction estimée de la *Défense de l'usure* par Bentham.

BAZAS, ville de France (Gironde), ch.-l. d'arrond., à 52 kil. S.-E. de Bordeaux et 622 kil. S.-E. de Paris; pop. aggl. 2,240 hab. — pop. tot. 4,471 hab. L'arrond. a 7 cantons, 70 communes et 54,966 hab. Tribunal de 1^{re} instance, société d'agriculture, verrerie à bouteilles, tanneries, commerce de grains, bestiaux et bois de construction. Cette petite ville, très-ancienne, puisqu'elle est citée par Ptolémée, Ausone et Sidoine Apollinaire, est bâtie sur un rocher escarpé dont le pied est baigné par la Beuve; on y remarque une belle cathédrale gothique, qui se distingue par la pureté de son architecture; les restes importants de l'ancienne enceinte murale; la source dite du *Trou d'enfer*, curieuse par ses incrustations. Urban II y prêcha la croisade en 1096, et saint Bernard en 1153.

BAZAT s. m. (ba-za). Comm. Espèce de coton que l'on filait à Leyde.